

piés, mais de réalités, qui vivent de la vie des autres, de la vie de l'ouvrier, et qui veulent, tout en assurant par-dessus tout le salut des âmes, procurer le bien être individuel et général.

La devise du Congrès est celle-ci : *le royaume de Dieu d'abord, et le reste par surcroît* ; c'est le seul vrai axiome de l'économie politique et social, le seul fécond. Dix huit siècles l'ont prouvé directement ; la démonstration indirecte s'en fait actuellement par un siècle de cruelles expériences.

La solution bonne, salutaire, de toutes les questions sociales est là Christ ; c'est ce que croit fermement le Congrès catholique, et c'est pourquoi son action ne restera pas stérile ; il aura plus fait en cinq jours pour le salut de la France, que ne font en de longs mois, en de longues années, les plus laborieuses sessions parlementaires.

Les comédiens de l'amnésie en France (communistes et pétroleurs), continuent leurs audacieuses représentations sous diverses formes à Paris et dans les départements. Plus le mot d'ordre est effronté, plus il est suivi avec ponctualité. Les conseils généraux en puissance de radicalisme en font la matière de vœux officiels qui sont une bravade contre la société et contre le gouvernement, une insulte à la morale et au sens commun.

Le *Rappel*, organe accrédité des meurtriers de l'Archevêque Darboy et d'un grand nombre de prêtres et de religieux, bat la charge avec une insolence sans borne, afin d'ajouter au grand nombre de communistes qui se proposent de renouveler les scènes de fuillades contre le clergé. " Il faut dit le *Rappel*, que toute la France, d'une seule voix, dise que c'est assez de cinq ans de déportation ou de proscription pour un sujet de colère, qu'il est temps d'oublier ; qu'il faut, d'ailleurs, penser aux familles, aux vieilles mères, aux petits enfants, et qu'on ne peut pourtant pas éterniser la condamnation des innocents. "

Vous le voyez, les pétroleurs et les fusilleurs d'archevêque et de prêtres, sont des innocents. A force d'empoisonner les masses ouvrières avec ces outrages à l'humanité et à la justice, on ne doute pas de réussir à ramener en France le règne de la Commune et à renouveler les scènes de 1793. Oui, la Commune légale. Les communistes marchent aujourd'hui tête levée ; ils n'avouent qu'une partie de leur programme dans les journaux, mais il faut avoir un triple bandeau devant les yeux pour ne pas voir le terrain qu'ils gagnent tous les jours. Le radicalisme, le socialisme, la Commune sont les fruits naturels de la Révolution en France, et tout gouvernement gangrené par le cancer révolutionnaire produira les mêmes résultats d'anarchie, de ruine et de dictature sanglante.

— Nous empruntons au *Courrier de St. Hyacinthe* le passage suivant d'une lettre particulière qui lui est adressée de Rome à la date du 13 avril :

" Hier il nous a été donné de prendre part à une de ces démonstrations où le cœur des catholiques s'épanche dans celui du Saint Captif de Jésus-Christ. Notre audience nous avait été annoncée pour le 12 vers midi. Pour ma part j'étais bien aise d'aller baiser la main du Souverain Pontife et recevoir sa bénédiction le jour anniversaire de sa chute à l'église de Ste. Agnès, hors les murs. Nous nous rendions au Vatican. Longtemps avant l'heure indiquée pour l'audition, des voitures arrivaient toujours. Je commençais à craindre que cette foule d'étrangers ne remplît les salles du Palais. Mais quand on se rappelle les dimensions du Vatican on se rassure. Presque toute la population de Monté-Cé se tiendrait dans les appartements de cet immense pa-

lais. Nous avons le privilège de recevoir une audience quasi privée. Dans la salle où nous nous trouvions il y avait une dizaine d'autres. Des hommes décorés, un vieux professeur de Vienne que le Pape a traité avec beaucoup d'affection, un prélat et nous. A l'entrée du Chef de l'Eglise nous nous mîmes à genoux. Je l'avais vu il y a presque dix ans. Je craignais de le retrouver affaibli, abattu, et tellement vieilli que j'aurais de la peine à reconnaître le beau Saint Vieillard de 1867. Mais non, grâce à Dieu, Pie IX est encore debout. Le fardeau des malheurs, le deuil de l'Eglise, les persécutions l'ont courbé tout autant que les années. Le regard est le même c'est-à-dire vif, pénétrant, clair. Ce n'est pas l'œil vitré ou noyé de la décrépitude. On voit que les facultés de l'âme sont vigoureuses, que le temps ne les a pas encore affaiblies. Sa tête a des mouvements d'autrefois quand sa figure transparent prônait cette expression de bonté et de sainteté que la toile ou la photographie n'ont pu saisir mais que garde la mémoire fidèle de ceux qui l'ont vue. Il marche pesamment appuyé sur un bâton, car il souffre. Il souffre comme Souverain n'a jamais souffert ; l'ingratitude, la trahison, la spoliation l'ont suivi jour par jour depuis 1846. Le père souffre parce que partout ses enfants sont bafoués, mis aux fers, en prison, dans la pauvreté et l'exil, et il ne peut les secourir.

" Le chef de l'Eglise s'achemine lentement vers le tombeau que lui prépare les ennemis de Dieu. Ah ! Que le cœur se sert en présence de tant de malheurs ! Il est pourtant souriant, paternel dans tous actes et paroles. J'ai baisé cette main qui m'avait déjà béni. Je l'ai gardée dans la mienne aussi longtemps que la convenance me le permettait. C'était la main du vicaire de Jésus-Christ. Ce qu'elle bénit, Dieu bénit. Son toucher donne la grâce, son contact fortifie pour la vie. Sorti de la salle où nous nous trouvions le Saint-Père s'est rendu dans un vaste appartement tout plein de dames et de Messieurs. Tout le monde à genoux pendant sa visite. A plusieurs reprises je vis des dames se prosterner et baiser avec une affection bien marquée le pied du Pape. Elles se relevaient la figure rayonnante de bonheur. C'était en effet une joie que de toucher les pieds de celui qui marche sans défier et sans s'arrêter dans les voies de la justice, de l'honneur et de la vertu éprouvée comme Dieu éprouve ses saints. Après un mot de bonté à chacun, le St. Père est revenu au milieu de la salle et là fit une petite allocution pleine de l'apropos et de la justesse qui distinguent tous ses discours.

" Nous sommes, dit-il entre la vie et la mort. Les événements se suivent mais ne sont pas favorables à la religion et à la justice. Dieu laisse agir les hommes pour arriver à ses fins. Il rappela l'accident de Ste. Agnès et dit, le vicaire de Jésus-Christ est tombé sans se faire mal. Dieu le protégeait. Le Pape tombe et se relève sans blessure. Il faut qu'il revienne. Le monde est indigne de notre affection. Il faut s'attacher à la vertu, aux saints, à Jésus-Christ. " Voilà la substance de ces quelques mots adressés par le Pape à cet auditoire si pieusement attentif à toutes ses paroles.

" Les événements ne sont guère favorables à la religion et à la justice. Ce sont deux choses parfaitement étrangères aux préoccupations et aux agissements de la politique italienne. Que dis-je, étrangères elles sont méprisées, traitées en ennemi qu'il faut détruire. Aussi a-t-on organisé un système de guerre savante à l'ordre surnaturel. On attaque pas ordinairement les personnes, mais on veut enlever le principe chrétien de tout ce qui en porte le signe, le sou-